

Communication du Père Jacques Bombardier



Séance du 4 mai 2012



John Henry Newman et le primat de la conscience

La nation anglaise nous a laissé deux témoignages marquants sur le respect par l'homme de la voix de sa conscience : Saint Thomas More, le chancelier humaniste d'Henri VIII au XVI^e siècle et le Bienheureux John Henry Newman dans sa recherche personnelle de vérité religieuse au XIX^e siècle.

Avant de présenter la *pensée de Newman* sur la conscience, il convient sans doute de présenter l'essentiel de l'itinéraire intellectuel et spirituel du cardinal, non seulement parce qu'il n'est pas très connu en France *mais surtout parce que sa conception de la conscience a d'abord été une expérience personnelle et un itinéraire avant d'être une théorie exposée*, comme dans la fameuse *lettre au Duc de Norfolk*, par exemple.

Itinéraire de conscience de John Henry Newman.

Première étape 1816

Saisissons notre auteur à la première grande étape de son chemin : nous sommes en 1816, Newman a 15 ans, il est né le 21 février 1801. Fils d'un banquier de la City originaire du comté de Cambridge, qui vient de s'effondrer en affaires et d'une mère descendante d'une famille française huguenote arrivée après la révocation de l'Edit de Nantes, Newman passe l'été à Ealing dans son collège. Il a été éduqué jusque là comme un gentleman raffiné, *sur le modèle commun*, rationaliste à l'anglaise, baigné dans une religiosité biblique plus sentimentale que religieuse transmise par sa mère. Un vague déisme tout au plus, comme on en connaissait au XVIII^e siècle.

Sous la conduite d'un pasteur « evangelical », Mayers, notre étudiant passe du déisme à l'Évangile par l'émergence d'un sens très fort de la présence de Dieu - il est arraché à son indépendance native par plus puissant que lui: « *Moi et mon créateur* » -, attachement à la personne du Christ, sens des dogmes. S'impose à lui « *la conviction que la seule manière efficace d'affirmer la radicale autonomie de l'esprit à l'égard de ce monde, de sa manière opaque et fallacieuse, c'est la fidélité intransigeante à l'exigence morale.* »^[1] Un des commentateurs de cette période T. Merrigan, écrit: « la doctrine de la conscience exposée par Newman dans ses œuvres capitales représente la venue à maturité d'une intuition entraperçue dès l'été 1816. »^[2] Newman acquiert une double conviction: celle du caractère unique de son moi confronté au divin et la nécessité « *d'un guide pour m'indiquer le chemin et j'ai le ferme espoir que ma conscience éclairée par la Bible et sous l'inspiration de l'Esprit Saint, se révélera être la gardienne fidèle et vigilante* »^[3] La famille ne comprend rien à ce qui arrive à leur fils.

Newman, dans l'été 1816 et les mois qui suivent, se met à lire beaucoup - jusqu'au surmenage - et sa pensée rencontre, par ces lectures indiquées par Mayers, de grands auteurs qui vont le marquer à jamais^[4].

Deuxième étape: 1821-1833

Newman s'installe à Trinity à Oxford en juin 1817 où il est reçu, avec une année d'avance, comme élève en 1818, à la joie de toute la famille; il hésite sur son avenir: laïc comme son ami Bowden (il commencera des études de droit) ou ecclésiastique. Le 11 janvier 1821, à la demande de son père, il fait son choix: « *J'ai donc choisi et je me suis déterminé pour l'Église. Grâce à Dieu c'est là ce pour quoi j'avais prié.* »^[5]

Le 12 avril 1822, Newman est élu fellow à Oriel College, qu'il avait choisi en raison de la très haute réputation intellectuelle que ce collège partageait avec Trinity, au sein d'une université d'Oxford assez « ronronnante » à l'époque.

Il trouve à Oriel un groupe de professeurs éminents appelés les « Noetics » (métaphysiciens néo-platoniciens) qui vont l'aider à formuler sa pensée, d'abord dans un grand éblouissement puis ensuite dans une plus grande liberté critique. Newman développe ses capacités intellectuelles dans la fréquentation et les discussions du Common-Room avec Whately chef des noëtiques, Copleston le prévôt, Hawkins. Certains deviennent ses amis comme John Keble.

Newman lit beaucoup: et sous le conseil de Whately, il découvre d'une manière plus approfondie encore, les Pères de l'Église qu'il lit assidûment. Dans les discussions avec ce maître, il découvre quelques idées très nouvelles et qui vont s'avérer très fécondes en particulier dans le domaine de la théologie de l'Église^[6].

En 1824, Newman devient diacre et vicaire dans une paroisse des faubourgs d'Oxford, Saint Clément, au-delà du pont de Magdalen College. Newman se consacre à cette paroisse populaire, assez abandonnée par son pasteur et y prononce consciencieusement ses premiers sermons. 1825, l'année de son ordination sacerdotale, est aussi l'année de la lecture du grand livre de Butler, évêque théologien anglican du XVIII^e siècle, l'*Analogy*. C'est la méditation de toute une vie que ce livre de Butler qui éclairera toute la vie de Newman^[7].

Le 20 janvier 1826 il est nommé *tutor* à Oriel et prend ainsi des charges enseignantes et éducatrices dans le collège dont il est issu. Il va se consacrer à ses étudiants corps et âme^[8].

« *Les deux grands coups de la maladie et du deuil* » 1827-1828.

Dans l'*Apologia*^[9], Newman écrit : « *La vérité est que je commençais à préférer l'excellence intellectuelle à l'excellence morale; je m'engageais dans la direction du libéralisme*^[10]. *Je fus brusquement réveillé de mon rêve à la fin de 1827 par deux grands coups: la maladie et le deuil* »^[11] Il s'agit de la grave défaillance physique qu'il vécut le 26 novembre 1827 pendant qu'il passait ses examens et qu'il s'était surmené et le deuil, c'est la mort de sa soeur Mary - sa sœur préférée, sa confidente, celle avec laquelle il avait le plus d'affinité - le 5 janvier 1828. Par ces deux événements, Newman est ramené à lui-même, à son expérience intime, à ses convictions de base que la virtuosité intellectuelle des noetics avait un peu estompé.

En mars 1828, Newman fut nommé curé de Sainte Mary, la paroisse de l'Université d'Oxford. Dans la réforme du tutorat entreprise par Newman et ses amis Froude et Wilberforce, Newman reçut le soutien du nouveau prévôt d'Oriel Hawkins tant que cela concerna la réforme des études et de la discipline. Mais quand il fut question de reprendre la méthode des étudiants en plus petit nombre, sous l'influence intellectuelle et spirituelle du tutor, avec des cours réservés par le tutor à ses seuls étudiants, Hawkins s'opposa et répliqua en annonçant qu'il ne confierait plus d'étudiants à Newman et à ses amis! En 1832, ils n'avaient plus d'élève!

Le desserrement progressif de ses activités d'enseignant lui permit un temps de lecture et de travail personnel plus intense qui aboutit à son premier grand livre *l'Histoire des Ariens du IV^e siècle*. Il prit aussi un peu plus de vacances soit en remplaçant un prêtre de village^[12], soit en séjournant chez les siens comme en 1828 à Brighton ou dans un petit village près d'Oxford où il avait installé sa mère et ses sœurs et où il faisait venir ses étudiants; soit encore en visitant Torbay et le Devon avec l'ami Froude, pays dont les paysages l'enchantèrent au moins autant que ceux de Dartintgton, propriété des Froude, où il prit ses vacances en 1829.

Troisième étape : 1833

Le 8 décembre 1832, libéré par la publication des Ariens, Newman s'embarque avec Froude et le père de ce dernier pour Malte et la Sicile. A Rome, il avait rencontré Wiseman recteur du séminaire anglais et Newman avait répété plusieurs fois à son interlocuteur, « *Nous avons une tâche en Angleterre qui nous attend* », certitude de conscience et interrogation à la fois ! Malgré cela, alors que ses amis rentrent en Angleterre par la France, Newman, lui, repart visiter la Sicile. Nous sommes en mai 1833. Et au cours de second séjour dans l'île, une maladie - la fièvre typhoïde - le prend ; la gravité lui fait croire qu'il va mourir. Cette épreuve est une grande conversion spirituelle : il apprend à ne plus diriger sa vie mais à l'abandonner dans les mains du Seigneur, à toujours chercher à aller plus avant vers la lumière.

De retour en Angleterre, le 9 juillet, il assiste à la célèbre sermon de Keble lors du sermon de l'ouverture des Assises, sur l'apostasie de la nation, du 14 juillet. La *Reform Bill* venait de passer dans un parlement hostile à la foi et le gouvernement s'appêtait à tailler dans l'Eglise anglicane et à la réformer à sa guise : suppression des évêchés d'Irlande, réforme liturgique et théologique, le tout dans un climat d'abandon spirituel effrayant.

Le 25 juillet, des amis de Keble se réunissent au presbytère de Rose, chapelain High Church de l'archevêque de Cantorbery, éditeur des Pères de l'Eglise dans une nouvelle collection qu'il avait fondée. Cette réunion est la naissance du Mouvement tractarien dont Newman va être l'inspirateur. Cet événement va s'avérer capital pour former sa pensée personnelle.

L'idée centrale du Mouvement est de réveiller l'Eglise anglicane de sa torpeur. **Le moyen** : des tracts traitant de sujets essentiels pour la survie de l'Eglise et de la foi. Ces tracts vont circuler de presbytère à presbytère ; ils sont recopiés, réédités, vendus ...^[13] les universités les reçoivent ainsi que les évêques. Tout est informel ; tout est affaire d'influence pour créer un « mouvement ». Certains journaux relaient les tracts. Il y en aura 90 en tout. **Le thème** : pour se régénérer, l'Eglise anglicane doit revenir à ses sources pour s'y replonger comme dans un bain de jouvence.

Le premier tract paraît mi septembre 1833 : l'effet de surprise est total ; dans ce premier, Newman fait réfléchir ses confrères sur leur vocation et le sens de leur ministère, le second parle de l'Eglise comme Corps du Christ et non comme corps de l'Etat, le 3^{ème} vise les déviations liturgiques et Keble, auteur du 4^{ème}, y parle de la succession apostolique ! Newman se donne à fond, faisant lui-même des tournées de distribution de tracts à cheval dans les presbytères campagnards.

Ces tracts attirent vite l'attention sur Newman prédicateur habituel dans sa paroisse de S. Mary à Oxford. De 1834 à 1843 sont donnés avec une grande régularité - notamment à la prière du matin et du soir que Newman rétablit - « *les sermons paroissiaux* » qui, édités, font 8 volumes.

Tout commence donc par une défense de l'Eglise anglicane comme *Via media*, voie moyenne entre le catholicisme romain infidèle à l'Eglise des origines et le protestantisme qui a fait une autre Eglise. La Voie anglicane est l'Eglise catholique idéale car ***fidèle aux origines et réformée***. C'est cette fidélité aux origines de l'Eglise anglicane que Newman ***tend à prouver*** dans un livre qui paraîtra en 1837, car il faut soutenir en profondeur les intuitions des Tracts. **C'est ce travail en profondeur qui, en fait, met en route son processus du retour au catholicisme!**

D'abord Newman retrouve le sens d'une Tradition *vivante* c'est-à-dire d'un corps en croissance, toujours le même mais évoluant sans cesse, sans révolution. Il reprend son étude des Pères de l'Eglise et peu à peu définit les conditions d'un véritable développement du dogme (selon le titre du livre qui sortira de cette étude en 1845). Cette redécouverte de la Tradition se fait dans un climat fort critique: les tracts sur ce sujet sont mal reçus même chez certains amis de Newman.

S'ajoutant au *livre sur la Via Media*, Newman va prononcer plusieurs « conférences leçons » à Sainte Mary sur le rôle prophétique de l'Eglise (parution en 1837) et sur le grand sujet théologique de la réforme: les leçons sur la doctrine de la Justification qui paraissent en 1838. L'élite d'Oxford a assisté à ces conférences.

On peut rapidement tracer comme un bilan du « mouvement » tractarien : ... ce mouvement ne veut pas fonder une nouvelle école mais ranimer une religion. Ce qui est le plus proche, dans notre histoire française, est sans doute le mouvement de Port-Royal. Nous avons dans l'œuvre de Newman une théologie extraordinaire, équilibrée et unifiante. En même temps, Newman montre que l'effort théologique entraîne une rénovation spirituelle à la mesure du travail entrepris. On trouve cette harmonie chez les grands tractariens - Newman, Keble, Pusey, Froude. Chez eux, écrit magnifiquement Louis Bouyer, « *cette vérité s'incarne d'une manière qu'on peut dire resplendissante et qui fait de ce groupe d'hommes l'honneur non seulement de l'Angleterre mais de toute la chrétienté du siècle dernier. S'il fût jamais humanisme chrétien qui eût droit à ce titre, ces dix années du mouvement d'Oxford l'ont vu vivre et s'épanouir. Loin de diluer le christianisme dans une nature satisfaite d'elle-même, ils ont su entraîner la nature la plus riche et la plus limpide aux plus coûteux des sacrifices.* »^[14]

L'ami Froude malade, doit partir au soleil de la Barbade pour sa santé et Newman se retrouve seul. Froude rentrera en 1836 pour mourir quelques semaines plus tard^[15]. Newman et Keble décideront ensemble de publier en 1838 les papiers personnels et le journal de Froude : *Remains*. La profondeur et la rigueur dans le détachement du monde sont telles que ce livre provoquera un tollé tant il bouleversait la tiédeur anglicane ! Il réveillera aussi les plus jeunes du mouvement d'Oxford.

Quatrième étape : le doute de 1839 (du 13 juin au 30 août)

Alors qu'il travaillait de nouveau les Pères de l'Eglise - surtout ceux du V^e siècle - et les premiers conciles, durant l'été 39, Newman tombe sur un article de la *Dublin Review* où Wiseman étudie les donatistes, ces schismatiques africains du temps de St Augustin. Tout à coup, Newman est pris d'un doute terrible pour lui : à travers les enjeux du V^e siècle, il comprend autrement la situation de l'Eglise anglicane qui, tout à coup, lui apparaît dans le faux alors que l'Eglise de Rome gardait la vraie Tradition. Il se voit, il voit toute son Eglise comme les hérétiques du V^e (donatistes, monophysites...) qui protestent et se séparent de la véritable Eglise.

« Ma forteresse, c'était l'Antiquité. Or voilà qu'au milieu du V^{ème} siècle, il me semblait voir se refléter la chrétienté des XVI^e et XIX^e siècles comme dans un miroir où je me vis également. J'étais un monophysite ! Cette vision est pour moi terrible, plus terrible encore parce que parfaitement silencieuse et impassible.

A quoi servait de continuer ma controverse, poursuit-il avec un peu d'emphase dans l'Apologia, et de défendre ma position si, après tout, je forgeais des arguments pour Arius et Eutychès contre le patient Athanase et le majestueux Léon ? Que mon âme soit avec les saints ! Vais-je donc lever la main contre eux ? Anathème sur toute la tribu des Cranmers, des Riddleys, des Latimers et des Jewels ! Périssent de la face de la terre les noms de Bramhall, Ussher, Taylor, plutôt que d'avoir à tomber plein d'amour et d'adoration à leurs pieds, eux dont l'image était continuellement devant mes yeux et dont les phrases harmonieuses résonnaient toujours à mes oreilles et se posaient toujours sur mes lèvres. »^[16]

A la fin de l'été, une phrase fulgurante traverse Newman : « Ce pourrait être Rome qui est dans le vrai et nous dans le faux. »

Newman, dans un dernier effort, désire toujours sauver la validité de l'Eglise anglicane... soit comme une branche de l'Eglise catholique soit en montrant que les 39 articles - charte de l'anglicanisme - supportent une explication catholique. C'est ce qu'il tente dans le *Tract 90* de février 1841 - le dernier - qui provoque un tollé d'une rare violence et une condamnation générale de Newman, même par ses amis. L'ami Church, cependant, empêchera la condamnation du *Tract*

par l'Université d'Oxford. Les calomnies et les insultes ne seront pas épargnées à Newman !

Cinquième étape 1841-1845 la retraite

Le 8 septembre 1841, Newman résilie sa charge de curé, se retire dans le village de Littelmore et avec quelques amis et disciples, vit dans la prière, l'ascèse, l'étude et la réflexion. C'est dans cette période qu'il écrit son livre: « *Le développement du dogme* ».

Le passage éventuel au catholicisme lui fait horreur dans la profondeur de son être. Il éprouve une aversion pour toute la piété catholique, en particulier celle qu'il a vue en Italie ! De plus, lui le gentlemen ne peut devenir catholique dans l'Eglise catholique anglaise proscrite depuis longtemps, haïe et méprisée, constituée à l'époque de très petites gens, pauvres, irlandais pour la plupart. Ceux qui rallient cette Eglise font figures de fanatiques.

Et devenir catholique, cela veut dire se séparer de ses amis dont certains commencent à être durs avec lui, quitter Oxford (toute mission d'enseignement) quand on sait à quel point Newman s'est identifié à Oxford, c'est renoncer à tout revenu. C'est s'arracher aux amis qui demeurent fidèles : le sermon du 25 septembre 1843 dans la chapelle que Newman avait fait construire à Littelmore et appelé « *l'adieu aux amis* »^[17] en dit long sur le poids affectif qui pesait sur Newman. Enfin, quitter l'Eglise établie, c'est se marginaliser et ne pas être sûr d'être bien accueilli du côté catholique ! Les vingt premières années dans le giron catholique le montreront amplement !

En même temps que grandit son aversion, peu à peu s'installe en lui la conviction que l'Eglise anglicane est dans l'erreur - c'est donc bien une question de **vérité** -, qu'il lui faut, pour son salut, la quitter et entrer dans l'Eglise Catholique qui est la seule véritable Eglise dans la continuité apostolique.

Au cours de l'année 1842, il se met à lire des ouvrages catholiques : le bréviaire, les manuels de piété comme Alphonse de Liguori qu'il apprécie, des manuels italiens qu'il ne trouve pas si horribles que cela. Petit à petit l'image qu'il a de l'Eglise Catholique se modifie.

Ce temps est celui *des pressions*, soit pour devenir catholique tout de suite comme certains disciples le poussent à être, soit pour se soumettre et rentrer dans le giron anglican.

Ce temps est aussi celui *des déchirements* : Lucy Pusey la fille de son ami meurt en 1844, Bowden l'ami de toujours à la fin de l'année - « *en le perdant, note Newman, il me semble que c'est Oxford que je perds* »^[18] -. Newman souffre aussi de l'incompréhension de sa propre famille, silencieuse chez Jemina mais

tonitruante chez Charles et Francis. C'est le commencement des calomnies sur son compte dont la force provoquera la publication de son livre « *Apologia pro vita sua* » qui retournera l'Angleterre en sa faveur. Mais ce sera dans 20 ans !

C'est aussi le temps que *quelques bonheurs* : l'arrivée des jeunes dont Ambroise Saint-John qui sera pour Newman vieillissant ce que Bowden avait été pour la jeunesse de Newman.

Ce temps est aussi celui du *mûrissement* : Newman veut être sûr en conscience et en raison de devoir quitter l'Eglise anglicane ; il ne veut pas agir sur un coup de tête, sur une mode, sur des sentiments, du « ressenti », ce qu'il reproche à certains de convertis catholiques de son entourage. Et ce temps va durer quatre années et demie !

Sixième étape : la pleine communion dans l'Eglise catholique

La célébration eut lieu dans le secret de la chapelle de l'ermitage de Littelmor le 8 octobre 1845 par une soirée pluvieuse. Ambroise Saint-John et Dalgairns disciples de Newman déjà devenus catholiques avaient conduit à Newman le Bienheureux Dominique Barberi, passioniste. Après avoir entendu Newman en confession, Barberi reçut Newman dans l'Eglise catholique. Newman avait choisi : « *la sainteté plutôt que la paix, la croissance comme seule preuve de la vie.* » Ce qui ne l'empêchera pas plusieurs années plus tard de dire : « *quand j'étais anglican, mon âme était inquiète et ma vie était joyeuse ; maintenant que je suis catholique, mon âme est en paix mais ma vie est triste.* »

Réflexion sur un itinéraire : la conscience selon Newman.

Il faut d'abord commencer par faire une remarque de vocabulaire. Là où le français ne possède qu'un mot - « conscience - l'anglais en possède deux : conscience qui signifie la conscience morale et consciousness, qui exprime le fait d'être conscient de quelque chose ou le fait d'en avoir conscience.

Le mot « conscience » en anglais signifie donc principalement conscience morale. C'est l'autre mot « consciousness » qui est employé pour désigner la conscience psychologique.

Mais les choses sont un peu moins simples quand on pense au XIX^e siècle, à l'époque de Newman ! De quoi parle Newman quand il parle de « conscience » ? le Père Maurice Nédoncelle professeur à Strasbourg et grand newmanien écrit : « *en lisant Newman, j'ai compris que conscience pour lui veut dire conscience morale, mais conscience éthico-religieuse. C'était l'enseignement de Newman que cette information religieuse de la conscience n'empêchait pas la faillibilité partielle de son contenu moral. La complexité, les tâtonnements, les échecs et les progrès - qu'il avait lui-même éprouvés ! - tout cela il le reconnaissait et il rejoignait alors*

la conception de la conscience de Saint Thomas. Celui-ci insiste sur la détermination intelligible du bien et sur l'autoposition complexe du jugement moral, mais il n'exclut pas la lumière d'en haut, même en éthique naturelle; Newman insiste lui sur l'intentionnalité religieuse de la conscience et sur la volonté divine dont elle nous révèle infailliblement la présence, surtout peut-être après l'acte, comme si le juge invisible et incorruptible allait nous interpeller. »^[19] La conscience pour Newman n'est pas simplement morale, elle possède une dimension religieuse et spirituelle (métaphore de la voix de Dieu). La conscience est pour lui le signe obscur d'une mystérieuse présence cachée au fond de nous.

Enfin, dernière précision : la thème de la conscience accompagne tout le chemin de Newman et toute son œuvre dans sa grande variété. Mais il n'y a nulle part un exposé complet, construit, déployé sur la conscience. Ce qui ne facilite pas l'étude!

Conscience et vérité.

Immédiatement, lorsqu'on reprend l'itinéraire que je viens de décrire brièvement, on voit que la conscience, chez Newman, est tout de suite et tout le temps liée à la recherche de la vérité. La conscience pour lui est l'avocate de la vérité dans son cœur et dans son esprit. La position de la religion anglicane - son approche du mystère de Dieu et du Christ - est-elle fidèle à la vérité des origines, oui ou non? Que dois-je faire en conscience si je découvre que la tradition anglicane que j'aime *n'est pas dans la vérité* religieuse? telles sont les questions de Newman. Ses réflexions, ses recherches d'historien, son travail théologique, son engagement extraordinaire dans le Mouvement traclararien, tout est motivé par la recherche de la vérité. L'obéissance à la conscience est d'abord obéissance à la vérité. « *Ce n'est pas l'intérêt, écrit Newman dans la lettre du duc, ni le profit, ni le bonheur d'un grand nombre, ni le bien de l'Etat, ni l'honnêteté, ni l'harmonie, ni la beauté qui règlent et mesurent nos actes. La conscience n'est pas un égoïsme calculé, ni une logique de soi-même. Elle est la messagère de Celui qui dans le monde de la nature comme dans celui de la grâce, nous parle à travers le voile, nous instruit, nous gouverne. La conscience est le prophète qui nous révèle la vérité.* »^[20] La conscience est « prophète » parce qu'elle nous inspire à l'avance, si une action est bonne ou mauvaise. « *Elle est le roi qui impose des ordres* » poursuit Newman, parce qu'elle nous demande avec autorité : fais cela ou évite ceci.

La conscience : une notion controversée.

Newman a bien conscience que ses contemporains déjà ne partagent pas tous cette vision de la conscience.

Dans un sermon il dit : *« la conscience on peut la voir de deux façons : ou bien simplement comme une sorte de sens de la propriété, une inclination en vertu de laquelle on sait décider entre faire ceci ou faire cela ou bien l'écho de la voix de Dieu. Et tout dépend de cette distinction, car la première n'a pas à voir avec la foi tandis que l'autre appartient à la foi. »*

Dans la *lettre au duc de Norfolk* de 1875, Newman aborde de plus près ces deux conceptions. *« Quand nos compatriotes invoquent les droits de la conscience, ils ne songent plus aux droits du Créateur ni aux devoirs des créatures envers lui dans leurs pensées et dans leurs actes. Ils songent au droit de parler, d'écrire et d'agir selon leur avis ou leur humeur sans se soucier le moins du monde de Dieu. Si la conscience a des droits, c'est parce qu'elle implique des devoirs. Mais de nos jours, dans l'esprit du grand nombre, les droits et la liberté de conscience ne servent qu'à dispenser de la conscience. () On voudrait se libérer de toute obligation intérieure (.) La conscience autrefois était une conscience sévère. A notre siècle, elle fait place à un faux semblant dont pendant 18 siècles on n'avait jamais entendu parler et dont on n'aurait pas été dupes si on en avait eu connaissance : le droit d'en faire à son gré. »*

Ainsi, on le voit bien, Newman sait que dans la culture libérale de la fin de son siècle - qui annonce le nôtre -, le mot « conscience » en matière de morale et de religion, veut dire la dimension subjective, l'individu constitue l'ultime instance de la décision. La conception que Newman a de la conscience est diamétralement opposée. Pour lui, conscience signifie la capacité de vérité de l'homme : la capacité de reconnaître justement dans les domaines décisifs de son existence - religion et morale - une vérité, la vérité. La conscience, la capacité de l'homme de reconnaître la vérité lui impose avec cela, en même temps, le devoir de se mettre en route vers la vérité, de la chercher, de se soumettre à elle là où il la rencontre. La conscience est capacité de vérité et obéissance à l'égard de la vérité qui se montre à l'homme qui la recherche à cœur ouvert. Le chemin des conversions de Newman comme on l'a vu, est un chemin de la conscience, un chemin non de la subjectivité qui s'affirme mais justement, au contraire, de l'obéissance envers la vérité qui, pas à pas, s'ouvre à lui.

L'homme du XXI^e siècle, davantage que son aîné du XIX^e, vit d'une manière plus individualiste encore que du temps de Newman, dans son propre monde, souvent sans se préoccuper des autres, sans s'intéresser à eux, sans se sentir responsable d'eux. Cette vision assombrit et rend plus difficile la convivialité de la communauté humaine. C'est une constatation qui devient universelle. On croirait entendre nos contemporains dans ce passage de la *lettre* : *« Du temps des Romains et au Moyen-Age, on s'attaquait à l'autorité de la conscience par les armes. De nos jours, c'est par l'intelligence qu'on s'emploie à saper les fondements de cette autorité que l'épée s'est avérée impuissante à détruire. On enseigne que la*

voix de la conscience est une déformation du primitif dépourvu de culture; qu'elle est l'effet de l'imagination, qu'elle renforce le sentiment de culpabilité, sentiment parfaitement irrationnel. Comment serions-nous doués de libre-arbitre? nous dit-on, comment aurions-nous la responsabilité de nos actes dans ce faisceau infini et éternel des causes qui nous déterminent? Quelles sanctions de nos actes aurions-nous à redouter puisque nous ne choisissons jamais entre le bien et le mal?»

Newman refuse cette vision immanente de la conscience et lui oppose la vision transcendante de la Conscience. Pour lui, la conscience est «un sanctuaire» dans lequel chaque homme rencontre Dieu, qu'il le sache ou non.

Dans la *Grammaire de l'assentiment*, (1870), Newman précise sa pensée: en parlant de la conscience, il distingue en elle le «sens moral» et le «sens du devoir». Le sens moral, c'est le jugement de la raison sur une action qui se propose à moi et qui est ou bonne ou mauvaise. Le sens du devoir, c'est une loi impérative qui me pousse à accomplir une action reconnue comme bonne et à renoncer à une action reconnue comme mauvaise. Ensuite, Newman analyse ce que je ressens quand j'ai agi en suivant ma conscience vers le bien ou en refusant et en faisant la mal. Cet écho en moi de mon action (remords ou paix selon les cas, honte ou nécessité de justificatifs abondants pour justifier ce que je sais injustifiable, agressivité envers moi-même ou envers qui me rappellerait mon acte) est vu par Newman comme un chemin possible pour la découverte de Dieu. Newman, dans son roman *Callista*, fait dire à son héroïne: «*Ma nature ressent pour elle (= la voix de la conscience) ce que l'on ressent à l'égard d'une personne. J'éprouve de la satisfaction lorsque je lui obéis et de la peine quand je désobéis. Tout comme si je faisais plaisir à un ami révérent ou si je l'offensais. Un écho implique une voix, une voix suppose une personne qui parle; et cette personne, je l'aime et je la crains.*»

La lettre au duc de Norfolk 1875

Mais c'est dans la lettre au Duc de Norfolk que sa pensée se fait la plus mordante et la plus nette.

En novembre 1874, le Premier ministre sortant William Ewart Gladstone^[21] publie un opuscule, un véritable pamphlet, *Les Décrets du Vatican et le loyalisme civil des catholiques - Remontrance politique*. Dans cette *Remontrance*, il met en cause la capacité des catholiques anglais à participer à la vie publique en raison de leur attachement au Vatican, se faisant l'écho des critiques traditionnelles de l'anglicanisme. Newman est peut-être alors sollicité pour répondre.

Il écrit au duc de Norfolk, catholique et premier pair d'Angleterre, une lettre dont le but est de répondre à la *Remontrance*, sans pour autant entrer dans une polémique trop vive à l'égard de Gladstone. Le cardinal catholique doit

répondre aux reproches adressés par le Premier Ministre aux catholiques anglais après la proclamation de l'infaillibilité pontificale par le concile de Vatican I en 1870 : les catholiques anglais ne pourront plus être de fidèles sujets puisqu'ils doivent remettre leur conscience au jugement du pape. Les arguments sont anciens mais remis au goût du jour.

L'humour de l'histoire est que Newman a refusé de participer au Concile parce qu'il ne jugeait pas opportune la définition de l'infaillibilité. Il avait tout de même réfléchi au sujet et proposé une approche de l'infaillibilité qui est très proche de celle qui a été retenue au concile.

Dans sa réponse, Newman répond déjà aux questions conjoncturelles du pamphlet avant d'aborder le sujet central : la conscience et le dogme de l'infaillibilité pontificale.

Il livre son interprétation des décrets du Concile du Vatican sur l'infaillibilité. Il y réfute les vues du cardinal Manning et de Ward en Angleterre, de Louis Veillot en France, selon lesquelles un pape pourrait désormais, de lui-même et isolément, définir une doctrine. Newman rappelle au duc que l'autorité du Pape se fonde sur la révélation que Dieu a donnée aux hommes. Dieu a confié sa révélation à l'Eglise qui doit veiller à ce qu'elle soit conservée, interprétée et transmise infailliblement. L'autorité de l'Eglise et du pape a des limites, elle est liée de manière inséparable au sens de la foi infaillible de tout le peuple de Dieu et à la mission spécifique des théologiens. En soulignant que c'est l'Eglise en corps qui a reçu la garde de la vérité et peut être dite infaillible, et que le pape ne fait que sanctionner et ratifier *ultima facie* un processus de formulation qui s'est toujours accompli au sein de l'Eglise entière, Newman ne fait guère que devancer la théologie dans la marche qu'elle a suivie depuis.

Pour Newman, il ne peut donc pas y avoir de contradiction entre la conscience et l'enseignement de l'Eglise. Dans un autre chapitre célèbre de la lettre, fidèle à la pensée de l'Eglise depuis des siècles, il insiste aussi sur la primauté de la conscience, voix divine qui doit toujours être écoutée, et qui doit, même erronée, être obéie. C'était la pensée de l'Eglise depuis Saint Thomas.

Newman ajoute : si quelqu'un a accepté cette mission de l'Eglise dans la foi, personne d'autre que sa propre conscience ne lui commande d'écouter l'Eglise et le Pape. « *La défense de la loi morale et de la conscience est la raison d'être du Pape. Sa mission répond aux plaintes de ceux qui souffrent de l'insuffisance de la lumière naturelle. Et l'insuffisance de cette lumière naturelle est la justification de sa mission* ».

Nous obéissons au Pape non pas parce que quelqu'un nous y contraint ! Mais parce que personnellement dans la foi, nous sommes convaincus que

le Seigneur guide l'Église et maintient la vérité par le Pape et les évêques en communion avec lui.

Ou pour dire autrement, l'Église, le pape, les évêques éclairent la conscience en particulier parce que *« le sens du bien et du mal qui est le principe de la conscience est si subtil, si capricieux, si facilement détourné, obscurci, perverti, si délicat à manier, si marqué par l'éducation, l'orgueil ou la passion, si partial et parfois d'un équilibre si peu assuré, que dans la lutte pour l'existence et aux milieux des travaux et des conquêtes de l'esprit humain, il devient le plus ardu ou obscur des guides. Voilà pourquoi dans l'intention divine, l'Église, la papauté répondent à un besoin profond. »*

Au lieu de mettre en concurrence l'autorité de l'Église et celle de la conscience, John Henry Newman s'est attaché à en montrer les profondes affinités. Plus encore, la conscience comme l'Église sont à comprendre en intériorité mutuelle et leur autorité comme leur mission en réciprocité. L'autorité de l'Église ne saurait donc menacer celle de la conscience, elle en est au contraire la plus vigilante gardienne car elle reconnaît en elle une certaine préfiguration d'elle-même.

Dans cette *lettre*, Newman conclut par le toast humoristique si souvent cité : *« Si après un dîner, j'étais obligé de porter un toast religieux - ce qui évidemment ne se fait pas - je boirais à la santé du Pape, croyez-le bien, mais à la conscience d'abord et ensuite au Pape. »* Pour le cardinal, l'obéissance au pape n'est pas une obéissance aveugle mais une obéissance soutenue par une conscience croyante. On a ainsi un ordre : la conscience vient d'abord, éclairée par la foi et le Pape ensuite ! C'est la coordination normale de la conscience et de l'Église : *« les deux autorités, la subjective et l'objective, dépendent l'une de l'autre et sont liées l'une à l'autre. »*

Conclusion

Au cours du XX^e siècle, des démarches semblables ont été menées par de nombreuses personnes, notamment chez les dissidents sous la tyrannie communiste. Je pense en particulier à deux : Vaclav Havel, journaliste, qui devient dissident le jour où, explique-t-il, en conscience, il décide de ne plus mentir dans l'information qu'il transmet. Cela lui coûte sa liberté civique mais fait de lui l'homme politique que nous connaissons. De même Andreï Sakkarov qui devient dissident au cours du repas qui célèbre ses réussites scientifiques dans le domaine de la bombe atomique, lorsque le parti lui intime l'ordre de ne pas se préoccuper du prix humain de ses recherches. Cette préoccupation paraît, en conscience, si essentielle à Sakkarov pour sa dignité d'homme qu'elle fait de lui le dissident que nous savons.

Ce qui m'interroge beaucoup, c'est le mépris de la conscience que pratique de plus en plus la société libérale - je devrais dire et c'est sans doute la raison, libertaire - devenant elle-même sans s'en rendre compte, tyrannique et oppressive au nom même de la liberté! La réflexion de Newman me paraît - par delà les différences d'époque, de culture et de personnalité - d'une grande actualité. Les confidences de ses dernières années montrent qu'il en avait le net pressentiment.



Notes

[1] B.42

[2] T. Merrigan *la première conversion* in *The Downside Review* 103 (1985) p. 113
Dessain ratifie l'analyse.

[3] Extrait du diaire.

[4] Romaine et son école, Thomas Scott, Milner et son *Histoire de l'Eglise* qui lui fera découvrir les Pères et l'Eglise primitive, Thomas Newton et son commentaire des prophéties... Beveridge qui lui fait découvrir la profondeur des théologiens anglicans du XVII^e siècle, - « *aucun livre ne m'a été plus cher ni n'a exercé plus puissante influence sur ma dévotion et mes pensées habituelles.* » - et les méditations très mystiques de William Law, pour ne citer que le principal.

[5] *Memoranda*. B.72

[6] Le sens de la Tradition par Hawkins, la dimension visible et organisée de l'Eglise (Whately), la nécessaire indépendance de l'Eglise par rapport à l'Etat, - « *l'idée mère du mouvement tractarien* » dira Newman plus tard - la place de la succession apostolique que lui explique William James, Newman s'en rappelle, à Christ Church... et qui l'avait tant choqué !!

[7] voir Bouyer p. 98

[8] voir Bouyer p. 106, 113 et 114

[6] *Apologia pro vita sua* ouvrage autobiographique publié par Newman en 1865 en réponse à un article qui mettait en cause sa sincérité.

[10] Ce qu'en Français on appellerait plutôt le « relativisme » en philosophie.

[11] *Apologia* p. 14 cité par B.128

[12] comme Rickards avec qui il restera très uni

[13] une bonne année, 1837, c'est 60 000 tracts vendus !

[14] Bouyer p. 225

[15] dans sa propriété de Dartington

[16] *Apologia* p.114-16

[17] « *Et vous, mes frères, cœurs tendres et affectueux, amis qui m'aimez, si vous connaissez quelqu'un dont ce fut le rôle par ses écrits ou ses paroles de vous aider parfois à agir, s'il vous a jamais dit sur vous-mêmes ce que vous saviez ou ce que vous ne saviez pas, s'il a déchiffré pour vous vos désirs et vos sentiments et en les déchiffrant, vous a par là réconfortés, s'il vous a fait sentir qu'il y a une vie plus haute que la vie quotidienne et un monde plus beau que le monde visible, s'il vous a encouragés ou calmés, s'il a ouvert une voie à celui qui cherchait ou apaisé l'angoissé, si ce qu'il a dit ou fait vous a intéressés pour lui et portés vers lui, souvenez-vous de cet homme dans les temps à venir et priez pour lui pour qu'en toutes choses, il connaisse la volonté de Dieu et qu'en tout temps, il soit prêt à l'accomplir.* » cité par L Cognet, Newman ou la recherche de la vérité p. 98

[18] Bouyer 297

[19] « *Simple réflexions sur l'autorité de la conscience* » dans Problèmes de l'autorité 1962 p. 229

[20] *Lettre au duc* 5

[21] Il avait été premier ministre de 1869 à 1873, où sa chute avait été provoquée par l'opposition des députés irlandais au projet de loi de l'Université de Dublin. Le ministre anglais les soupçonnait d'avoir reçu des consignes secrètes de Rome